

MANIOC.org

Bibliothèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

Donné par le traducteur

5177c
3

TRADUCTION

LIBRE

OU

PARAPHRASE

EN VERS FRANÇOIS,

DE QUELQUES ODES D'HORACE,

PAR M. DE LA VILLEMARAIS, Curé de
Ste. Radegonde, près Fontenay-le-Comte.



A FONTENAY,

Chez AMBR. COCHON DE CHAMBONNEAU,
Imprimeur du Roi.

1790.

Avec Permission.

TRADUCTION

LIBRE

OU

PARATHYRIASIS

EN VERS FRANÇOIS

DE QUELQUES ODES D'HORACE

PAR M. DE LA VERNIERE, CITE DE

St. Rochon, près Commeny-le-Comte



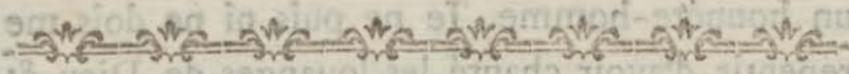
A. PONTENAY

Chez M. Cochon de Chambray

Imprimerie du Roi

1790.

Avec Permission



AVERTISSEMENT.

L'ESPECE d'adieu que j'ai fait dernièrement aux Muses , en parlant des Odes d'Horace , paroît avoir donné occasion à quelques personnes de m'adresser des reproches obligeants & mêlés de louanges dont on veut bien m'honorer , mais qui ne m'éblouissent point : je crois devoir expliquer ici ma pensée avec franchise & en peu de mots. Si je n'ai pas été content des Traductions d'Horace libres ou littérales que j'ai vues jusqu'à présent , pourrois-je présumer que le Public sera plus satisfait de mon travail sur ce grand Poëte , & aurois-je la témérité de poursuivre une entreprise si difficile & si périlleuse ?

Quant aux sollicitations des mêmes personnes qui me pressent de rassembler mes différentes Poësies dans un volume , je leur répondrai que des Auteurs très-estimables ont été blâmés d'en avoir usé ainsi , de s'être étalés tout entiers à leur nation & à leur siècle. D'ailleurs , la consolation que j'éprouve en ce moment , n'est point d'avoir composé des vers applaudis par les uns , & critiqués par les autres , selon l'usage , mais de n'en avoir jamais fait de satyriques , genre que j'ai toujours regardé comme le plus indigne d'occuper

un honnête-homme. Je ne puis ni ne dois me repentir d'avoir chanté les louanges de Dieu & des Saints ; d'avoir célébré la vertu , l'amitié , le véritable héroïsme , la simplicité & la tranquillité de la vie champêtre.

A l'égard de la Traduction que je présente aujourd'hui , bien résolu d'en demeurer-là , on y trouvera encore plus de liberté que dans ma Traduction de quelques Hymnes de Coffin , tant par rapport au texte que par rapport au mètre : aussi est-ce une paraphrase dans laquelle cependant je ferois fâché qu'on ne reconnût pas du moins les idées d'Horace , ce génie admirable dont Saint Augustin recommande la lecture comme très-utile , & que Saint Jérôme cite avec complaisance en plusieurs endroits de ses Ecrits ; sans parler des hommages unanimes que tous les siècles lui ont rendus ; mais il faut toujours excepter de cette admiration universelle un certain nombre de pièces repréhensibles. Les Romains , du temps d'Horace , étoient fort différents de leurs vertueux ancêtres & avoient beaucoup dégénéré : leurs excès de toute espece , dont il parle trop souvent , fatiguent la pudeur , en révoltant la raison. Nous-mêmes , François , chrétiens & catholiques , puissions-nous nous souvenir des vertus de nos peres , & nous en rapprocher enfin !

TRADUCTION LIBRE

O U

PARAPHRASE

EN VERS FRANÇOIS,

DE QUELQUES ODES D'HORACE.

Mecenas atavis edite Regibus, &c. Ode I. lib. I.

LE sang des Rois qui te donna naissance,
O mon illustre protecteur !

D'un vain orgueil n'a point enflé ton cœur ;
Et dans la bienfaisance

A l'exemple des Dieux trouvant le vrai bonheur ;

Tu daignes m'enhardir à franchir la barrière

D'une belle & noble carrière.

OBSERVATEUR laborieux,

Loin des sociétés bruyantes,

J'aime à voir d'un œil curieux

Des volages humains les erreurs différentes.

LES uns ardents pour les lauriers

Que l'on cueille aux jeux olympiques

Ne parlent que de chars, de poudre & de coursiers ;

Et fuyant leurs Dieux domestiques

Devant tout un peuple étonné

De leur audace impétueuse,

Ils ne prennent plaisir qu'à la scène orgueilleuse
 Que présente un front couronné.

CEUI-CI bénira son heureuse existence,
 Si du Peuple Romain l'agréable inconstance
 L'éleve au faite des grandeurs.

L'AVARE peu soigneux d'acquérir des honneurs,
 Triomphe quand il voit que sa grange est remplie
 De tous les bleds que produit la Lybie.

ICI c'est un mortel qui du monde ignoré,
 Sous un rustique toit par attrait retire,
 Se plaît à cultiver ses terres,
 Vit tranquille & content,
 Et préfère aux écueils d'un perfide élément,
 Ses domaines héréditaires.

CE marchand dont l'avidité
 Paroissoit pour jamais éteinte,
 Lorsque l'océan agité
 Remplissoit son ame de crainte;
 Sauvé de ce danger pressant,
 Et de retour en sa patrie,
 S'en arrache aussi-tôt. Eole mugissant
 Ne souffle plus le trouble en son ame aguerrie,
 Qu'enflamme la soif de l'argent;
 Et Neptune en furie
 Pour lui n'est plus qu'un fantôme impuissant.

AILLEURS on voit sourire à la nature
 Un voluptueux amateur
 De la morale d'Epicure:
 Tantôt c'est un jus enchanteur
 Qui coule à longs traits dans ses veines;
 Tantôt un doux sommeil vient captiver ses sens:

Toujours des illusions vaines
Lui forment des plaisirs nombreux & renaissans.

PLUS loin c'est un guerrier sauvage
Nourri dans l'horreur du carnage;
Il s'élançe, il vole effréné,
Tandis que sa mere tremblante,
De la guerre qui l'épouvante
Maudit le démon forcené.

VOYEZ ce chasseur obstiné
Qui dans sa course infatigable,
Eteint le souvenir d'une épouse adorable,
Et pour atteindre un cerf s'imagine être né.

POUR moi, cher Mecene, le lierre
Dont s'embellit le front des esprits excellens,
Précipite mes pas en des sentiers brillans:
Je me croirois un Dieu si ce noble salaire
A jamais illustroit mes timides accens.

Amateur d'un riant bocage,
Je me plais à rêver sous un épais feuillage,
Plein d'ombre & de fraîcheur, rempli d'enchantement:
Souvent s'offre à mes yeux le spectacle charmant

Des Nymphes avec les Satyres

Dansant légèrement

Aux sons mélodieux & des voix & des lyres.
Tout m'éleve au-dessus du vulgaire rampant
Lorsqu'Euterpe me donne une veine abondante;

Ou que Polymnie indulgente,

Interrompant commerce avec les Dieux,

Vient me dicter des vers harmonieux.

Mais si ta savante critique

M'accorde le doux nom de Poëte lyrique,

Soudain dans les airs transporté,

Je vole à l'immortalité.

Sic te Diva potens Cypri, &c. Ode III. lib. I.

VAISSEAU qui portes mon ami,
 Vogue sur une mer tranquille ;
 Offre toujours un sûr asyle
 Au Poëte aimable & chëri
 Que Rome confie à ton zele.
 Conduis à travers mille morts,
 Sur un élément infidèle,
 La moitié de moi-même, hélas ! & la plus belle ;
 Et bientôt du rivage où son destin l'appelle,
 Fais-lui toucher les heureux bords.

QUE les freres d'Helene & leur clarté brillante ;
 Que cette Déesse puissante
 Autour de qui volent toujours
 Les jeux, les ris & les amours,
 Protègent sa tête innocente,
 Le sauvent des périls divers ;
 Et qu'Eole retienne
 L'impétueuse haleine
 Des fiers tyrans des airs.

DIEUX ! quel fut ce mortel dont l'ame ambitieuse,
 Méprisant la première & les vents & les flots,
 Tenta sur l'abîme des eaux
 Une entreprise audacieuse,
 Voulut courir les mers sur des vaisseaux légers,
 Brava les monstres, les rochers,
 Et fut affermir son courage,
 Quand les enfans d'Eole ardents & furieux,
 Suivis de leur cortège affreux,
 Promenoient dans les airs le tonnerre & l'orage ?

UNE triple enceinte d'airain
 Enveloppoit cette ame fiere,
 Et sans doute d'un œil ferein,
 Elle eût vu les débris de la nature entiere.

LE sage Jupiter sépara les climats
 Par l'océan immense,
 Et l'homme s'est formé par sa folle imprudence
 Un nouveau genre de trépas.

QUELLE fureur impie
 De chercher un ciel étranger,
 Tandis que sans danger
 L'on peut dans sa patrie
 Mener une innocente vie ?

TELLE est l'audace des mortels :
 Quand les plus horribles tempêtes,
 Quand les fléaux les plus cruels
 Seroient suspendus sur leurs têtes,
 Rien ne les fait pâlir, rien n'est sacré pour eux ;
 Profanes, téméraires,
 Ils brisent toutes les barrières,
 Leur sacrilege effort pénètre jusqu'aux cieux.

DÉDALE, Hercule, Prométhée,
 Pour prix de vos forfaits, pour fruit de vos travaux,
 La race humaine tourmentée,
 A vu multiplier ses maux.
 La mort jadis lente & tardive,
 Se hâte maintenant, vient d'une course vive
 Nous éteindre au milieu de nos jours les plus beaux.

RIEN n'est pour nous inaccessible,
 Nous attaquons même les Immortels :
 Si Jupiter est inflexible,
 Si ses foudres vengeurs frappent jusqu'aux autels,
 C'est que toujours nous sommes criminels.

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & favonî , &c.

Ode IV , lib. I.

L'HYVER a disparu , le retour des zéphirs
Ramene le printemps , la joie & les piaifirs.

Cette faifon charmante

Vient adoucir nos maux ;

Et des êtres vivans la force renaiffante

Par-tout appelle les travaux.

LE navigateur intrépide

Lance fa nef au fein des mers ,

Il prend la foif de l'or pour guide ;

Et court fans crainte de revers

Raffafier fon ame avide.

LE belier indocile , inquiet , agité ,

Fuit l'infipide obfcureté ;

Et pénétré d'un rayon délectable ,

Bondit d'impatience en fa tranquille étable.

LE laboureur long-temps oifif

Quitte fon foyer pacifique ,

Rallume enfin fon courage captif ;

Et s'apprête à courir fa carrière rufrique.

DÉJA nos prés deviennent verdoyans ;

Et la nature confolée

N'offre plus aux troupeaux , aux bergers triomphans ,

Le fpectacle odieux de la trifte gelée.

DÉJA Venus afsemble les amours ,

Les jeux , les ris , l'accompagnent toujours ;

Les Nymphes, les Graces charmées,
 Dans un agreable réduit,
 A la faveur de l'astre de la nuit,
 Recommencent déjà leurs danfes animées,
 Et tout l'Olympe leur sourit,
 Tandis que Vulcain infensible
 Dans sa forge allume les feux,
 Et presse d'une voix terrible
 Ses Cyclopes laborieux.

C'EST dans cette saison riante
 Qu'il faut nous couronner des plus brillantes fleurs ;
 La terre ouvre son sein, recueillons les faveurs
 De cette mere bienfaisante ;
 Hâtons-nous de jouir des dons qu'elle présente.
 Le temps fuit, la mort vient, qui renverse à la fois
 La cabane du pauvre & les palais des rois.

SUR les jours passagers d'une frêle existence,
 Pourriez-vous, cher ami, fonder quelque espérance ?
 Bientôt vous-même, hélas ! malgré votre bonheur,
 Du barbare Pluton subirez la rigueur :
 Bientôt cette jeunesse & si fraîche & si belle
 Sera plongée en la nuit éternelle.

Lydia, dic per omnes te Deos, &c. Ode VII, lib. I.

Q UOI ! toujours verrons-nous, dangereuse Lydie,
 Le foible Sybaris engagé dans vos nœuds ?
 Jusqu'à quand sa gloire avilie
 Sous le fardeau honteux
 D'une inutile vie,
 Suivra-t-elle les loix de son cœur amoureux ?

CIEL ! pendant qu'un essaim nombreux
 De nobles Romains de son âge ,
 Remplis d'ardeur & de courage ,
 Des courriers écumans presse les flancs poudreux :
 Pendant que le Tibre en son onde
 Frémit à l'aspect des efforts
 Qu'ils font tous à l'envi pour atteindre ses bords ;
 Nageans malgré le flot qui s'élançe & qui gronde ;
 Sybaris endormi dans une paix profonde ,
 Craignant de soulever ses bras appesantis ,
 Est devenu semblable à ce fils de Thétis ,
 Dont la jeunesse abandonnée
 Aux soins trop importuns qu'on prenoit d'un héros ;
 Dans un lâche repos
 Trompa long-temps sa destinée.

Vides ut altâ stet nive candidum, &c. Ode IX, lib. I.

LE mont Soracte est couvert de frimats ,
 Cher Taliarque , la nature
 Déjà ressent dans nos climats
 Les atteintes de la froidure.

VOYEZ dans sa rapidité
 Ce fleuve superbe arrêté :
 Cette eau si pure & si coulante ,
 Transformée en masse pesante ,
 Et devenue un vrai métal ,
 Déjà ne roule plus son mobile cristal.

AUX lugubres objets qui frappent votre vue ,
 Tandis que votre ame abattue
 Cherche vainement sa vigueur ,
 Et desire que Flore à nos prés soit rendue ,

Vous oubliez, Ami, que la douce chaleur
 D'un vin consolateur (1)
 Peut rendre à vos esprits celle qu'ils ont perdue.
 Le froid à tous les corps fait sentir sa rigueur,
 Mais sous un abri tutélaire,
 L'ingénieux & paisible rêveur,
 Dans le coin d'un foyer qui l'échauffe & l'éclaire;
 Sait encor trouver le bonheur.

Du reste, plein de confiance,
 Jetez-vous dans le sein des Dieux:
 Ils apaisent les vents, leur sage providence
 Raffermit les ormeaux que l'aquilon balance
 Avec un sifflement affreux,
 Aux cyprès gémissans commande le silence,
 Rend le calme à la mer, & parfème les cieux
 Des astres les plus lumineux.

GARDEZ que trop d'inquiétude
 Sur un avenir incertain
 Chez vous ne rompe l'habitude
 De profiter des jours qu'accorde le destin:
 Jouissez du moment sans penser à demain.

LAISSEZ à la sombre vicillesse
 Les peines, les soucis cuisans.
 Cultivez loin de la mollesse
 La vigueur de vos jeunes ans:
 Et dans une douce allégresse,
 Brûlez toujours un pur encens
 Sur les autels intéressans
 Des Muses & de la Sagesse.

(1) Il est question ici de l'usage modéré & non de l'abus du vin.

Integer vitæ scelerisque purus, &c. Ode XXII, lib. I.

CELUI dont l'ame inaltérable
 Aux traits des passions demeure invulnérable,
 N'attend pas que pour lui Vulcain
 Forge une armure impénétrable,
 Et vienne armer sa main.

 RIEN ne trouble, rien n'intimide
 Un philosophe vertueux,
 Soit que sur un rivage où son plaisir le guide
 Il porte un pas majestueux,
 Soit que dans un désert qu'anime sa présence
 Il vive avec lui-même, & médite en silence.

 DANS la forêt voisine, au gré de mes desirs,
 Un jour je m'égarai libre d'inquiétude,
 Employant mes heureux loisirs
 A recueillir les fruits d'une agréable étude,
 Quand tout à coup à mes regards distraits
 Se présente un monstre sauvage. (1)

(1) Il est assez plaisant que j'aie eu une aventure toute semblable à celle d'Horace, philosophie & sagesse à part, dont il ne s'agit point. Le 25 Septembre dernier, allant me promener dans les Rivaïsons, ornement de mon paysage, que j'ai cité bien ou mal dans les archives du Parnasse, je vis à l'entrée du bois un loup très-gros, qui demeura d'abord immobile ainsi que moi, puis il fit deux ou trois pas vers l'endroit où j'étois. Alors je me baissai comme pour ramasser une pierre, n'ayant qu'un petit bâton à la main : ce mouvement fit fuir l'animal, & me tira de peine, car je ne dissimulerai point que je ressentis un peu d'émotion. Cette remarque peu importante en elle-même aura peut-être son utilité, en déterminant une battue dans nos bois.

Tels qu'on n'en trouve point dans les noires forêts
 Où se nourrit la rage
 De tout ce peuple destructeur
 Que vomit la terre en fureur.

Je le vois, & mon cœur demeure inébranlable ;
 Ce cœur exempt de crime à la peur est fermé.

Le monstre épouvantable
 S'enfuit à l'aspect vénérable
 D'un Sage qu'il voit désarmé.

AINSI la tranquille innocence,
 Parcourant les déserts, errante dans les bois,
 Sans flèches, sans carquois,
 Est elle-même sa défense.

PLACEZ-MOI, cher Ami, sous un ciel désolé

Où la terre jamais ne poussa de verdure,
 Et d'où le zéphire exile

Laisse aquillon souffler sa piquante froidure,

Ou bien dans ces climats brûlans

Exposés de plus près aux feux étincelans

Que lance de son char le Dieu de la lumière :

Jusqu'à la fin de ma carrière,

Je bannirai les soins, la crainte, les soupirs :

Et ma pensée indépendante, altière,

Soit par d'aimables souvenirs,

Soit par une chanson légère,

Saura me créer des plaisirs.

Musis amicus ; tristitiam & metus, &c. Ode XXVI,
 lib. I.

CHARMANT commerce des neuf Sœurs ;
 Sublime & touchante harmonie,

Tant qu'un favorable génie
 Me fera goûter vos douceurs ;
 Tranquille & maître de moi-même ;
 Tel que l'arbitre des humains,
 J'attendrai l'arrêt des destins
 Dans le sein du bonheur suprême.

Au moment que j'écris ces vers ;
 Folâtres enfans du caprice ,
 Je sens mille plaisirs divers.
 Inaccessible aux traits de l'injustice ;
 Ignoré de tout l'univers ,
 Et mollement couché sur les bords du Permesse ,
 Je livre aux vents la peur & la tristesse.

IRAI-JE m'informer sous quel ciel rigoureux
 L'impitoyable tyrannie ,
 S'appropriant des droits-affreux ,
 Fait gémir dans les fers la liberté flétrie ?
 Non , non , tant d'intérêt entraîne trop de soins ;
 Et le peuple opprimé n'en souffriroit pas moins.

LE Sage dégagé de soucis inutiles ,
 Loin des ennuis & des douleurs ,
 Couronne ses amis de fleurs ,
 Et compose pour eux des ouvrages faciles.

VIENS m'inspirer des sons gais & flatteurs ,
 Toi que la pureté , la fraîcheur des fontaines
 Attire à leurs bords enchanteurs ,
 Muse , sans toi , sans tes divines Sœurs ;
 Le feu qui brûle dans mes veines ,
 Pour chanter l'amitié , les héros , les grands cœurs ;
 Produiroit-il des vers de la parque vainqueurs ?

Beatus ille qui procul negotiis, &c. Epod. II.

HEUREUX qui dégagé des soins & des affaires,
Obéit à des doux penchans!

Heureux qui vit comme vivoient nos pères ;
Dans les bois , les prés & les champs !

LOIN des tristes cités dont le Dieu des batailles
De ses barbares mains déchire les entrailles,
Où la chicane a fixé son palais,

D'Orateurs , de Clients , précédée & suivie ;
Ce mortel fortuné goûte les biens parfaits
Que donne une profonde paix ,

Et les flots soulevés de Neptune en furie
Ne troubleront jamais le calme de sa vie.

IL fuit l'aspect du trône & des lambris dorés ;
Il se dérobe à ces brillans théâtres

Où tant de Crassus honorés
Contemplant les trésors dont ils sont idolâtres.

FIDELE adorateur de la Divinité,
Il déteste l'impiété ,

L'orgueil , le faste & la mollesse ,
Cultive la vertu , l'austère probité,
L'agriculture & la sagesse.

A SA vigne tantôt il marie un support :
Tantôt cédant au doux transport

D'une agréable rêverie ,
Il voit de loin ses bœufs errans dans la prairie.

SOUVENT il remédie à la stérilité
D'un arbre surchargé de branches inutiles,

Et par les soins heureux de sa dextérité,
Il infinue en ses veines débiles

Le germe précieux de la fécondité.

O NATURE ! lui seul il connoît tes merveilles,
Ici, tandis qu'il voit les amoureux zéphirs

Caresser les roses vermeilles,
Des plus aimables fleurs il emplir ses corbeilles :

Là, pour varier ses plaisirs,
Il recueille avec soin l'ouvrage des abeilles.

QUAND la trop vive impression
D'une chaleur soudaine
Fatigue ses brebis, & les met hors d'haleine,

Sa vigilante affection
Les délivre à l'instant du fardeau de leur laine.

L'AUTOMNE leve-t-elle un front majestueux ?
Comme il aime à cueillir les fruits que sans mesure
Cette saison féconde étale à tous les yeux !

Parfaite volupté de l'innocence pure !
Il ne fut pas pieux en vain ;
Et la nature lui dispense
La légitime récompense.
Des offrandes qu'il fit à Pomone & Sylvain.

QUELQUEFOIS un feuillage sombre
Lui prête la fraîcheur & l'ombre ;
Ou bien sur l'émail d'un gazon
Il interroge sa raison.
Si dans ces lieux il se dispose

A goûter la douceur d'un tranquille sommeil,
Tout cherche à retarder l'heure de son réveil ;
C'est l'ami des Dieux qui repose.

DANS les bras de Morphée est-il enfin captif ?
Il entend des oiseaux le ramage plaintif :

Une illusion ravissante
A ses yeux retrace un ruisseau
Qui réfléchit les feux du céleste flambeau,

Rend la verdure plus riante,

Et dont la source bondissante
 Sans cesse prodiguant le cristal de son eau,
 Forme par un doux bruit le concert le plus beau
 Avec la voix touchante
 Et les soupirs mélodieux
 De tant d'êtres harmonieux.

LA main de Jupiter armée
 Contre le genre humain,
 Ramene tous les ans, par un triste destin,
 Le regne des frimats sur la terre alarmée :

Mais des Dieux le mortel chéri
 Y trouve encore des délices ;
 Et la nature avec des yeux propices
 Regarde encor cet heureux favori ;
 Quoique des aquilons les bruyantes haleines
 Ravagent les jardins, les vergers & les plaines
 De son héritage flétri.

DANS cette saison rigoureuse,
 Soit que d'un vol rapide il presse un daim léger,
 Soit qu'avec le secours d'une meute nombreuse
 Il poursuive au travers d'une forêt fangeuse
 Un indomptable sanglier :
 Ou que moins ardent il s'amuse
 A voir, pour fruit d'une innocente ruse ;
 Les Grives, les vanneaux inonder ses filets,
 La joie & le plaisir ne le quittent jamais,
 Et jamais son bonheur ne s'use.
 Qui se souvient alors des peines de l'amour ?

LORSQUE sur le déclin du jour
 Il rentre en son réduit champêtre ;
 Ses chers petits enfans, l'un par l'autre pressés,
 Suivis d'esclaves empressés,
 A ses yeux paternels se hâtent de paroître :

Tandis que dans le coin d'un antique foyer
 Il voit l'objet de sa tendresse,
 Apprêter un repas grossier,
 Oui, grossier, mais exquis, plein d'une aimable ivresse;
 Et pour l'époux qui l'intéresse
 Epancher les trésors de son riche cellier.

PARMI ces doux festins & ces fêtes si belles,
 Viennent de ses travaux les compagnons fideles,
 Ses bœufs, le cou panché, se hâtent lentement,
 Bien que par l'aiguillon leur marche soit pressée.
 Quel plaisir de les voir traîner d'un pas pesant
 La charrue enfin renversée,
 Et demander le prix de leur peine passée!

De ses brebis au même instant
 Arrive le troupeau bêlant
 Dans son obscur asile.

O vous, fiers habitans d'une superbe ville,
 Romains, vous goûtez peu cette description!
 De vos ayeux la vie aussi pure qu'utile
 Aujourd'hui vous paroît servile:
 L'avarice, l'ambition,
 Et le luxe odieux en crimes si fertile,
 Ont chez vous établi leur domination.

F I N.

*On trouvera chez le même Libraire les autres
 Poësies de M. DE LA VILLEMARIS, dont il ne
 reste qu'un petit nombre d'Exemplaires.*

*Vu, permis d'imprimer. A Fontenay, ce 22 Janvier
 1790. JOUSSEAUME, Procureur du Roi.*

